

**D'un Hôpital dans l'Atacora
et ses patients de la brousse**

Yolanda Botta

Yolanda Botta

D'un hôpital dans l'Atacora et ses patients
de la brousse

© Yolanda Botta, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7459-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dans les pages qui suivent, je n'ai pas recherché la perfection académique, mais plutôt la spontanéité de mon propre langage. Qu'il soit clair pour les puristes qu'il ne s'agit pas d'un caprice ou d'une négligence : c'est un choix délibéré, porté par le désir d'offrir un récit authentique, ancré dans la parole vivante de mon histoire et de son contexte. Puissiez-vous y trouver non une atteinte à la langue, mais un hommage à sa souplesse et à sa richesse.

Préambule

Au début des années 1970, l'ONG qui collaborait avec notre hôpital m'avait confié la mission d'explorer, à Lomé, les possibilités pour qu'une structure médico-chirurgicale suisse puisse accueillir et traiter au Togo, une partie de ces patients qui, atteints de malformations graves d'origine congénitale, traumatique, tumorale ou autre étaient jusque-là, systématiquement transférés en Suisse pour recevoir des soins. Pour accomplir cette mission Nicole, la déléguée de l'ONG qui organisait depuis des années ces déplacements, allait m'accompagner.

Arrivés à Lomé, les autorités sanitaires locales nous ont fait visiter quatre centres médicaux susceptibles de collaborer avec notre projet. Ils étaient dirigés par des administrateurs ou des médecins à la retraite qui découvraient, pour la première fois, ce qu'un centre de chirurgie reconstructive sur place pourrait apporter, tant aux patients qu'à leurs structures.

À cette époque, la chirurgie reconstructive n'avait pas encore acquis la reconnaissance qu'elle obtiendra plus tard ainsi et malgré nos explications, il nous était difficile de convaincre nos interlocuteurs de la nécessité de modifier le programme de soins en vigueur, qui consistait à envoyer pour les soins ces patients-là à l'étranger.

Sur place, le personnel des centres visités était formé et organisé pour gérer un afflux important et constant de patients atteints par les pathologies les plus diverses mais, concernant les patients dont nous défendions la cause, leur expérience, leur disponibilité, et surtout leur sensibilité, différaient considérablement des nôtres. Ce ne sera que plus tard que nous comprendrons que ce refus à tout changement concernant le lieu des soins était dû au fait qu'une partie de la population associait encore ces anomalies physiques à des malédictions et cette perception, ancrée depuis la nuit des temps, expliquait en grande partie leur réticence à des traitements sur place.

D'un hôpital dans l'Atacora

Après avoir exploré et malheureusement sans succès, les possibilités pour réaliser le projet qui nous avait menés en Afrique, je commençais à rêver à quelques jours de repos bien mérités sur la plage, sous l'ombre des palmiers, un cocktail à la main, en attendant notre retour en Suisse. Nicole cependant, refusant de baisser les bras me proposa de rendre visite à un médecin de sa connaissance. Il s'agissait d'un frère religieux nommé Florent qui dirigeait deux hôpitaux en brousse : l'un à Afagnan, à 70 kilomètres de Lomé, et l'autre à Tanguieta, à 700 kilomètres de Cotonou. Selon elle, ce médecin-là était capable même, et dans certaines circonstances particulières, de faire des miracles ! Même si j'étais jeune et un peu idéaliste, je ne voyais pas comment un projet rejeté par les meilleurs centres médicaux de Lomé, pouvait aboutir en pleine brousse. Nicole en revanche, considérant qu'on n'avait rien à perdre continuait à insister et finalement convaincante ; nous n'avions rien à perdre. D'après les renseignements obtenus, le médecin directeur de ces deux hôpitaux se trouvait, à ce moment-là à Tanguieta au Bénin et, il n'était pas seulement médecin mais aussi un frère religieux qui, d'après Nicole, quand il le fallait pouvait même arriver à obtenir des miracles !

À l'époque l'hôpital en question, n'avait pas de téléphone et il n'était pas possible non plus d'envoyer, ni un message par la poste ni se servir du « bouche à oreille », pour attendre ensuite une improbable réponse avant de prendre la route. Nicole avait essayé même de contacter la gendarmerie de Tanguieta qui, se trouvant en face de l'hôpital, pouvait facilement annoncer notre arrivée mais, le contact radio n'était pas disponible. Alors, ne voulant pas renoncer encore à notre mission, en lieu et place d'un séjour à la plage, nous partîmes en voiture vers le nord du Bénin, là où se trouvait ce médecin de brousse : le frère Florent.

Je partais sans me faire aucune illusion. C'était pour moi plutôt l'occasion de découvrir un territoire exotique, authentique et plein de mystère, ce qui m'avait décidé à mettre de côté un séjour balnéaire pour prendre la piste vers le nord et dans la poussière de l'Harmattan, pour rejoindre cet hôpital dans la brousse. Nous avons quitté Lomé avant le lever du soleil. Nous emportons l'indispensable : de l'eau, quelques fruits et surtout l'enthousiasme absolument

nécessaire pour parcourir, avec notre vieille voiture à la mécanique mystérieuse, inconnue et pas très fiable, les 700 kilomètres de piste qui nous séparaient de Tanguieta. À cette époque, pour partir depuis Lomé vers le nord en voiture, on pouvait utiliser et en fonction des conditions du terrain, la piste togolaise ou bien la béninoise pour ensuite et toujours suivant les conditions du terrain, et en empruntant des raccourcis et des déviations, pas toujours sûres ni fiables et parfois même dangereuses pour la sécurité des passagers, on passait de l'une à l'autre jusqu'à arriver à destination. Quittant notre hôtel, la ville dormait encore et tout était plongé dans l'obscurité et le silence. Seuls quelques rares personnages à la démarche lente et silencieuse, ainsi que quelques chiens errants, croisaient dangereusement notre chemin. Les magasins étaient encore fermés mais déjà, en quittant la ville, des fenêtres s'illuminaient. Nicole était au volant et elle avait choisi pour quitter la ville, même si cela rallongeait un peu notre parcours, ces quelques ruelles considérées comme sûres. Ceci afin de ne pas devoir circuler dans d'autres qui, à l'époque, en terre battue, avec de nombreux trous et pas illuminées, étaient encore utilisées par quelques habitants pour vider leurs ordures et leurs eaux usées et qu'il était, d'après Nicole, mieux et plus salubre d'éviter. Dès l'apparition des premiers rayons du soleil, la circulation a subitement augmenté : des taxis-brousse et des grands camions, tous entourés d'un nuage de cyclistes et de motos, ont fait leur apparition. Tous ces grands ou petits véhicules pas trop entretenus, nous ont fait prendre conscience que l'Harmattan et la poussière rouge qui nous avaient accompagnés jusque-là, n'étaient que peu de chose par rapport aux nuages gris et malodorants qui, sortant de leurs pots d'échappement et rentrant ensuite inévitablement par la fenêtre de notre voiture, qui ne fermait qu'à moitié, nous aveuglaient et nous coupaient le souffle et, tout ceci au moment où aussi le nombre de cyclistes, chiens errants et piétons distraits commençait sérieusement à augmenter. Nicole, heureusement bien réveillée et pleine d'enthousiasme, faisait du slalom parmi tout ce monde afin de nous sortir de cette fournaise le plus rapidement possible. J'étais très contente de l'avoir à mes côtés en tant que chauffeur. De toute façon, il était clair : elle ne m'aurait jamais confié le volant.



Une fois sorties de Lomé des vues comme celles-ci nous ont accompagnées le long de la route.



Durant la saison sèche, après avoir parcouru des kilomètres sans croiser personne, soudain surgissent le long de la route des groupes de huttes habités par des agriculteurs, membres tous d'une même famille.



Quand ils vous reconnaissent, vous êtes alors facilement invités dans leur patio.

À Environ 15 kilomètres après la sortie de Lomé ces petits villages que, cachés dans la broussaille, on devinait de temps en temps, sont devenus de plus en plus rares. On ne voyait qu'au loin des champs cultivés et des arbustes parsemés dans l'immense savane. Le jour pointait déjà et on commençait alors à croiser des agriculteurs, des femmes et des enfants qui en marchant le long de la

piste, portaient tous types d'objets lourds et encombrants sur leurs têtes. On voyait aussi des mulets solitaires, des ânes, des charrettes, des cochons, des cabris et de chiens qui, souvent non accompagnés et dans une totale insouciance, traversaient la piste à l'improviste.

De temps en temps on croisait aussi des troupeaux de bœufs, étroitement surveillés par de grands et beaux pasteurs peuls qui alors attiraient bien notre attention.

On nous avait averti que blesser ou tuer par mégarde un de ces animaux, considérés souvent comme des membres de la famille par ses propriétaires, pouvait être très dangereux pour le chauffeur. La police conseillait même, au cas où cela devait arriver, de ne pas s'arrêter sur place mais de continuer à rouler jusqu'au premier poste de police pour déclarer l'accident.

Tout ce monde qui marchait à côté et aussi sur la piste ou bien qui sortait à l'improviste de la savane, nous empêchait de circuler à la vitesse souhaitée. Toutefois, même si à certaines occasions nous étions bien tentées d'aller plus vite, le fait que nous étions des blanches, jeunes et seules dans une vieille voiture qui n'avait ni freins fiables, ni pneus de la dernière génération, nous portait à la prudence.

À partir de midi le soleil a commencé à chauffer et dans l'habitacle l'air devenait irrespirable.

Si nous ouvrons les fenêtres, jusqu'où c'était possible la poussière qui s'infiltrait de partout, nous étouffait. Si on les fermait, jusqu'où c'était possible, alors la chaleur à l'intérieur de la cabine nous donnait la désagréable impression que notre peau brûlait.

Au milieu de la matinée nous avons dépassé la ville royale d'Abomey et notre premier arrêt fut en bordure de la piste, dans un coin un peu caché et sous un arbre. De là on devinait un petit village qui se détachait de la savane ocre et jaune qui nous entourait et, un peu plus loin, au pied de quelques arbres majestueux et dépourvus de la plupart de leurs feuilles, on apercevait aussi un petit troupeau de vaches qui, surveillé par ceux qui depuis où nous étions, semblaient n'être que des enfants, broutait un probable foin séché. Par-ci par-là on voyait aussi quelques îlots de fleurs aux couleurs vives, qui contrastaient fortement avec le rouge ocre de la terre qui les entourait.

La halte fut brève. On nous avait formellement déconseillé de nous arrêter en dehors des villages mais finalement, avant de quitter Cotonou, on nous avait tout

déconseillé !

Dans l'après-midi nous avons commencé à croiser moins d'animaux marchant à côté de la piste, et de plus en plus de voitures et de camions qui nous dépassaient sans trop de scrupules. L'Harmattan avec son sable ocre et fin, commençait aussi à devenir de plus en plus fort, chaud et gênant. Ce fut alors aussi que, en rentrant dans la voiture après un court arrêt, j'ai aperçu dans le rétroviseur un visage qui n'étais ni blanc ni noir mais rouge : les cheveux, les yeux, et dents y comprises. Cela m'avait effrayé... Je ne m'étais pas reconnue !

Pas trop loin de Djougou et son marché, tandis que le soleil commençait à se coucher, nous avons rempli une dernière fois notre réservoir et nos bidons de réserve d'essence et, comme il était habituel surtout dans les petites stations de service, le pompiste a voulu savoir d'où on venait, où on allait, le pourquoi et le comment de notre présence. Dans un endroit où à l'époque, on n'avait ni journaux, ni télévision, ni poste, ni téléphone et souvent même pas d'électricité ces questions-là n'étaient, d'après Nicole, que de la routine et toujours la même !

Une fois la curiosité du pompiste satisfaite il nous a donné, à son tour alors, quelques conseils et des renseignements utiles sur l'état de la piste et, sachant alors que nous allions à l'hôpital de Tanguieta, il nous a demandé de porter une lettre à sœur Patricia, une connaissance de Nicole, et aussi de transmettre ses salutations au Père Agustín de Parakou qui, d'après ses dernières nouvelles, séjournait encore à l'hôpital de Tanguieta. D'après Nicole, tout ceci faisait partie du rituel, toujours le même à l'intérieur des terres, entre les voyageurs et les pompistes.

Pas loin de là et près d'un autre petit village nous avons aperçu, en bordure de la route un marché agricole relativement important. Nicole s'arrêta et descendit de la voiture. D'après elle c'était le bon moment et aussi le bon endroit pour acheter des fruits et : en suivant ses consignes je suis restée dans la voiture et je ne devais parler à personne.

Au bout d'un assez long moment Nicole était de retour, et cette fois-ci accompagnée d'un homme qui portait dans ses bras des sacs remplis d'une quantité, à mes yeux impressionnants, de fruits et légumes. Nicole m'a alors expliqué qu'à cette saison et surtout un peu plus au nord, la sécheresse ne permettait déjà plus, ou bien très difficilement alors, de trouver des fruits ou des légumes. Tout ce que nous transportions seraient des cadeaux très appréciés à l'hôpital.